

Préface

Friedrich Hölderlin est régulièrement abordé dans divers cours et travaux universitaires, spécialement en Faculté de Philosophie et Lettres, section germanique. C'est généralement en raison de ses œuvres majeures (*Hypérion*, *La Mort d'Empédocle*, les grands *Hymnes*). Ce ne l'est certainement pas pour ses *Spätteste Gedichte* (*Tout derniers poèmes*, ou *Ultimes Poèmes*), titres fréquemment donnés en français à à cet ensemble de cinquante (quarante-neuf, selon certains) poèmes dont la production s'étale sur environ trente-cinq ans. Aussi ais-je opté pour une traduction moins « littérale » en l'intitulant « Poèmes de l'autre vie »¹. Car c'est bien de cela qu'il s'agit en définitive dans une production qui occupa le poète de 1806 (année de son internement dans la toute nouvelle clinique psychiatrique du docteur Autenrieth, à Tübingen) à 1843, celle de son décès. Quand on sait qu'il naquit en 1770, on se rend compte qu'il se trouva retranché de la vie des hommes dès l'âge de 36 ans, soit à la moitié de sa vie.

¹ A. PRÉAUX, *Friedrich Hölderlin – Poèmes de l'autre vie*, Le Cri, Bruxelles, 1993.

Ironie du sort, dans les dernières années de sa « première vie », il avait écrit un petit poème (d'autant plus émouvant quand on connaît le tragique destin de Hölderlin) qu'il avait appelé *Hälfte des Lebens* (« Moitié de la Vie »). Il s'y demande où, l'hiver venu, son « Moi » lyrique pourrait encore trouver la force de produire des poèmes...

Il se fait que, un beau jour, Lea Van Heck, une artiste flamande de gravure, très impressionnée par une lecture de ces poèmes, ou plutôt d'une partie d'entre eux, car la collection de *La Pléiade* ne les comprenait – et ne les comprend toujours pas tous (de plus, ils émanent de plumes traductrices différentes)², elle désirait disposer de leur totalité. Elle s'en ouvrit à mon beau-père, le docteur Omer Demol, qui me recommanda auprès d'elle. Elle prit contact avec moi. Je fus d'abord gêné de ne pas connaître ne fût-ce que l'existence de ces poèmes. Je le fus encore davantage quand un de mes collègues germanistes, mis au courant de mon projet évoqua, devant moi, la mémoire du célèbre poète devenu, en ses propres termes, tout à fait « djoum, djoum » (sic !). Ainsi, cela se savait...

Sans me laisser davantage perturber, je me jetai sur le (maigre) corpus mentionné ci-dessus. Au bout d'un certain temps, je dus me rendre à l'évidence : je n'y comprenais pas grand-chose. Les traductions de mes « collègues » de *La Pléiade* ne m'étaient pas d'un grand secours. En outre, chose plutôt étrange, si le sens me demeurait assez hermétique, la forme, elle, était classique, quasi parfaite, et il planait sur l'ensemble une atmosphère de paix, de bonheur simple, oui, de sérénité.

2 F. HÖLDERLIN, *Œuvres complètes*, La Pléiade, Paris, 1965.

Je décidai aussitôt d'imiter les philologues en passant par la *Sekundärliteratur*, comme disent les Allemands, c'est-à-dire, en français, à la « littérature critique » relative à l'œuvre étudiée. Ce passage obligé peut parfois plonger le lecteur – même bienveillant – dans un abîme de perplexité, car la langue employée y confine souvent au jargon, tant en allemand qu'en français (et ailleurs aussi). C'est alors que je découvris Pierre Bertaux...

Pierre Bertaux était un germaniste français de grande envergure. En 1936, il avait rédigé une thèse universitaire centrée sur la vie et de l'œuvre de Friedrich Hölderlin, et ce dans une langue classique et limpide³. Ce long travail lui apporta une immense notoriété. Mais voilà, il y expédiait « l'autre Hölderlin » en quelques pages, à l'instar de tant de germanistes abusés par l'image finale d'un Hölderlin épuisé par la maladie. Ma déception était grande, mon désespoir aussi... Le poète était donc fou, et tout ce qu'il écrivait alors, tout au long de ces presque quarante années d'une « autre vie », n'avait aucune valeur, en tout cas du point de vue littéraire. Mon collègue avait donc vu juste.

Cependant, quelle ne fut pas ma surprise lorsque, farfouillant dans un fichier de la Bibliothèque Royale de Belgique, j'appris que, une quarantaine d'années après sa propre thèse, le même Pierre Bertaux était revenu avec éclat sur son propos initial, décrétant que le dément de la tour ne l'avait jamais été !⁴ Cette tour avait jadis fait partie

3 P. BERTAUX, Hölderlin – *Essai de biographie intérieure*, Paris, Hachette, 1936.

4 Idem, *Friedrich Hölderlin*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1978 ; idem, *Hölderlin ou le temps d'un poète*, Gallimard, Paris, 1983. Ce dernier livre de Pierre Bertaux constitue une excellente introduction au « cas Hölderlin » pour le lecteur français mais il ne remplace pas le précédent de 1978, en allemand,

des fortifications de Tübingen et le menuisier Zimmer y avait installé, au premier étage, son protégé – Friedrich Hölderlin –, afin de soustraire ce dernier aux traitements plutôt musclés et costauds (pourtant assez modernes à l'époque) que lui infligeait l'équipe du docteur Autenrieth !

Jugez de ma stupéfaction : Hölderlin aurait, pendant toute sa seconde vie, simulé la folie pour se soustraire à une incarcération dans les geôles du potentat local, le duc de Wurtemberg. Notons à ce sujet, que le dramaturge contemporain Peter Weiss⁵, se livre à une supposition semblable dans la pièce que, de son côté, il devait bientôt consacrer à Hölderlin. Pour moi, l'affaire devenait claire : le poète n'était donc nullement « djoum, djoum » ! Une interrogation subsistait néanmoins : dans sa fougue à réhabiliter son « client », Bertaux n'aurait-il pas un peu exagéré ? Pourquoi nier soudain une opinion, voire une (quasi) certitude, après tant d'années d'absence sur le terrain ? N'empêche : depuis Bertaux, les choses ne sont plus comme avant, dans *L'Énigme Hölderlin*. À moins que Pierre Bertaux n'eût créé lui-même ce qui allait devenir une « énigme » pour la postérité ?

Dès lors, animé d'un nouveau courage, je m'attelai à la traduction française de ces poèmes. Il me sembla vite indiqué – voire nécessaire – d'élaborer une méthode susceptible de rendre au mieux la forme de ces poèmes si réguliers, si « classiques ». Je m'en expliquerai un peu plus loin, dans l'introduction générale au présent ouvrage.

beaucoup plus fouillé et détaillé, comparé à son adaptation française, par ailleurs très agréable à lire...

5 P. WEISS, *Hölderlin – Stück in zwei Akten*, Suhrkamp, Berlin, 1975.

Le premier tome parut en 1993 chez Le Cri à Bruxelles, sous la forme d'une édition bilingue. Il me restait à traiter le second volet de mon entreprise, la *Prose de l'autre vie*⁶. Cette édition, également sous la forme d'une version bilingue, vit le jour trois ans après celle des *Poèmes*. Ce deuxième tome contenait les lettres de Hölderlin à sa mère ainsi que les quelques fragments en prose que l'on conserve de la plume de l'« autre Hölderlin ». La datation et le classement des lettres à la mère (celles que lui adressa sa mère n'ont pas été retrouvées) ont constitué à mes yeux un véritable casse-tête. Heureusement, l'aspirine existe...

Enfin, un peu plus tard paraissait, à ma grande surprise, mon propre texte dans une édition unilingue roumaine⁷ au sujet de laquelle personne ne m'avait renseigné ! Bien qu'ignorant totalement cette langue – pourtant si proche du français –, je m'aperçus que la présentation d'un texte suivi dans une seule langue présentait l'avantage d'une lecture simple, plus captivante que celle d'un double texte, qui distrait trop le regard. Je me vis conforté dans le choix de cette présentation unilingue, en vue d'une deuxième édition, lorsque je dévorai l'excellent ouvrage de Gregor Wittkop⁸. L'anecdote est amusante : lors d'un déménagement de caisses entreposées depuis des lustres dans le grenier de l'Hôtel de Ville de Nürtingen,

6 A. PRÉAUX, *Friedrich Hölderlin – Prose de l'autre vie*, Le Cri, 1996.

7 *Friedrich Hölderlin, Proză din cealaltă viață – Cronica unui geniu « nebun »*, Compania, Bucarest, 2002 (Texte original établi par Alain Préaux, traduit par Irina Airinei, édité en langue roumaine par Hans Herbert Gruenwald et Adina Keneres).

8 G. WITTKOP, *Hölderlin der Pflegsohn – Texte und Dokumente 1806-1843 mit den neu entdeckten Nürtinger Pflegschaftsakten*, Metzler, Stuttgart-Weimar, 1993.

on découvrit dans l'une d'elles une série de documents divers, relatifs à la fin de la vie de Hölderlin à Tübingen. Ces pièces couvraient la période de 1832 à 1843. Gregor Wittkop se mit au travail et édita l'ensemble du « dossier Hölderlin » dans un texte unilingue allemand. Il regroupa tous les écrits conservés du « Hölderlin de la Tour » et résolut de présenter le tout comme un texte suivi dans l'ordre chronologique. Comme la poursuite intermittente de mes recherches et réflexions sur *L'Énigme Hölderlin* avaient continué à me passionner, je décidai de refondre dans une même mouture, regroupant chronologiquement les poèmes et la prose de « l'autre Hölderlin » ainsi que les témoignages sur le poète « dément ». Ainsi, le lecteur francophone pourra (enfin ?) disposer d'un panorama sur la question. Ce livre se présente en quelque sorte comme un véritable roman policier : selon moi, le lecteur sera à même de se forger sa propre idée en la matière, puisqu'il aura en main toutes les pièces fondamentales du puzzle.

Je souhaite à chacune et chacun une bonne et agréable lecture !

Présentation générale

La production de Friedrich Hölderlin (1770-1843) dans la seconde moitié de sa vie est peu connue du grand public. Pendant trente-six ans, le poète, déclaré fou, continuera néanmoins à écrire inlassablement en vers et en prose. Il habitait une pièce aménagée dans une ancienne tour des remparts de Tübingen, chez Ernst Zimmer, un charpentier. De septembre 1806 à mai 1807, le docteur Autenrieth, directeur de la clinique de Tübingen, avait tenté de soigner Hölderlin pour des troubles mentaux. Le traitement échoua et le poète fut confié aux bons soins de Zimmer, qui effectuait des travaux de menuiserie pour le compte de la clinique. Selon Autenrieth, Hölderlin, incurable, n'en avait plus que pour environ trois ans à vivre.

Il décéda le 7 juin 1843, près de trente-six années plus tard.

Les poèmes qu'il a écrits dans sa tour ont été regroupés sous l'appellation allemande de *Späteste Gedichte* (« Poèmes ultimes »), attribuée *a posteriori*. Pour des

raisons déjà expliquées plus haut, dans la *Préface à la deuxième édition*, j'ai préféré leur donner en français le titre générique de *Poèmes de l'autre vie*, ce qui entraînait bien sûr, pour tout ce qui concerne les écrits en prose, imbriqués dans cette refonte, celui de *Prose de l'autre vie*.

Les études des spécialistes relatives aux trente-six années de la « folie » de Friedrich Hölderlin ne se sont développées qu'à partir de la seconde moitié du xx^e siècle. Friedrich Beissner, l'éminent holderlinien, fut le premier à reconnaître dans ces poèmes une perfection formelle que, jusqu'alors, Hölderlin n'avait encore jamais atteinte⁹. Vers la même époque, Hermann Serz consacrait un article¹⁰ à l'étonnante beauté du premier vers du poème n°37, *Der Sommer* – « L'Été » : *Die Tage gehn vorbei mit sanffter Lüffte Rauschen*.

Depuis lors, les témoignages les plus divers n'ont cessé d'affluer, non seulement en Allemagne, mais aussi en France : dès 1958, Maurice Delorme voyait dans l'échec « politique » de Hölderlin l'une des causes majeures de sa folie future¹¹. En 1978, Pierre Bertaux¹² – nous l'avons déjà

9 F. BEISSNER, *Zu den Gedichten der letzten Lebenszeit* in : *Hölderlin-Jahrbuch*, 2. Jg., 1947, pp. 6-10, p. 9 : « Mais la plus grande beauté est engendrée par la perfection de la forme, par le fait (encore méconnu jusqu'à présent que toutes les rimes sont pures, et ce même du point de vue orthographique. (...) Pureté des rimes, voire pureté orthographique, voilà qui est extrêmement rare à l'époque où vivait Hölderlin » ; voir aussi B. BÖSCHENSTEIN, *Hölderlins späteste Gedichte* in *Hölderlin-Jahrbuch 1955-1956*, pp. 35-56.

10 H. SERZ, *Betrachtungen über einen Vers* in *Die Sammlung*, 2. Jg., 1947, 3/4 Heft, pp. 151-157.

11 M. DELORME, *Hölderlin et la Révolution française*, Éditions du Rocher, 1959, p. 9.

12 P. BERTAUX, *Friedrich Hölderlin*, op. cit., 1978 ; un premier article de Bertaux paru dans le *Hölderlin-Jahrbuch* de 1975-1977 sous le titre *Hölderlin in und nach Bordeaux - Eine biographische Untersuchung* (pp. 94-111) avait déjà

vu dans la *Préface* – revenait avec fracas sur sa propre thèse de 1936 (où il avait encore partagé l’opinion commune) et déclarait avec verve, talent et érudition, que le dément de la tour ne l’était pas. Mieux encore : l’internement de Hölderlin aurait été l’œuvre intéressée d’un ami (Isaac von Sinclair) et de la propre mère du poète. Dès 1909, Wilhelm Lange¹³ semblait avoir accrédité la thèse d’un Hölderlin schizophrène. Un diagnostic partagé d’ailleurs par le célèbre psychiatre Karl Jaspers¹⁴, en 1922. Mais depuis le livre de Bertaux, les avis en la matière n’ont pas arrêté de varier. Dès 1977, Gerhard Fichtner¹⁵ écrivait que les diverses interprétations psychiatriques concernant Hölderlin apparaissent à présent davantage comme un témoignage sur l’histoire de la psychiatrie que sur l’étude du comportement du poète. Dietrich Uffhausen¹⁶ essayait, en 1985, de démontrer que Hölderlin n’était pas « fou » avant

représenté le point de départ d’une vaste polémique avec A. BECK, successeur de F. BEISSNER pour l’édition des œuvres de Hölderlin dans la *Stuttgarter Ausgabe*. Dans le même numéro du *Hölderlin-Jahrbuch*, A. BECK répondait à P. BERTAUX : *Hölderlin im Juni 1802 in Bordeaux ? – Zur Frage seiner Rückkehr von Bordeaux...* (pp. 458-475).

13 W. LANGE-EICHBAUM, *Hölderlin – Eine Pathographie*, Stuttgart, 1909.

14 K. JASPERS, *Strindberg und Van Gogh – Hölderlin und Swedenborg*, 1922. La traduction française a paru aux Éditions de Minuit, Paris, 1953. K. JASPERS soulignait par ailleurs le danger de tirer des conclusions esthétiques à partir d’une interprétation psychiatrique, si pertinente fût-elle. Tel était à ses yeux le défaut majeur de l’ouvrage de LANGE-EICHBAUM sur Hölderlin : « L’étroitesse de jugement qui se manifeste dans l’analyse des œuvres fait malheureusement tort à ce travail très objectif dans le domaine de la psychiatrie (p. 198-, note 1).

15 G. FICHTNER, *Der « Fall » Hölderlin – Psychiatrie zu Beginn des 19. Jahrhunderts in Beiträgen zur Geschichte der Universität Tübingen*, Vol. 1, 1977, pp. 497-514. Voir aussi – et surtout – U.E. PETERS, *Hölderlin – Wider die These vom edlen Simulanten*, Rowohlt (das neue buch), 1982.

16 D.UFFHAUSEN, « *Weh! Närrisch machen sie mich!* » – *Hölderlins Internierung im Autenriethschen Klinikum als die entscheidende Wende seines Lebens in Hölderlin-Jahrbuch*, Vol. 24, 1984-1985, pp. 306-365.

d'être interné ; en revanche, son passage en clinique l'aurait complètement brisé. En 1992, Wilhelm Killmayer écrivait dans la brochure accompagnant l'enregistrement de son interprétation musicale des *Hölderlin-Lieder*¹⁷ de la « folie » : « N'était-ce vraiment que l'égarément qui a fait que Hölderlin a daté ces œuvres de 1648-1940, sur près de trois siècles donc ? » Il avait eu la précaution de préciser : « L'absence d'une analyse approfondie, voire d'un commentaire exhaustif de ces poèmes, favorise les interprétations qui se fondent plus sur les arrière-plans biographiques que sur les textes mêmes. » Enfin, en 1993, Gregor Wittkop¹⁸ déclarait dans sa postface : « Manie, catatonie, hébéphrénie, schizophrénie, maladie maniaco-dépressive, schizophasie, (...) » on serait tenté de se détourner de cette discussion et de clore le sujet en s'écriant comme Mecke (à la fin de *Max und Moritz*) : *Was geht meck dat an ?* (« Qu'est-ce que tout cela peut donc bien me f... ? »)

*

Il n'empêche : l'appréciation des *Poèmes de l'autre vie* a longtemps été entachée de la réputation de schizophrénie pesant sur leur auteur. En effet, on ne lit pas les écrits d'un psychopathe comme ceux d'une personne dite « normale ». Je confesse avoir fait, quant à moi, une telle expérience en commençant par traduire la cinquantaine de poèmes de l'autre vie, à la demande de Lea van Heck, désireuse

17 W. KILLMAYER, *Hölderlin-Lieder (1982-1991) nach Gedichten aus der Spätzeit* – Poèmes interprétés au piano par Siegmund MAUSER et chantés par Christoph PREGARDIEN, EMI. Electrola GmbH, 1992. D-5000, Köln. Les extraits figurent aux pages 19 et 20 de la brochure accompagnatrice.

18.G. WITTKOP, op. cit., p. 1993.

de les illustrer de douze gravures¹⁹ : prisonnier, comme tant d'autres²⁰, de l'image d'un Hölderlin schizophrène, je m'étais d'abord obstiné à les traduire comme ceux d'un fou, n'y percevant aucun vestige de pensée, ou si peu. Parfois, il est vrai, l'un ou l'autre échappait à la règle, tel le quatrain constituant le poème n°16, *Nicht alle Tage...* – « Elles ne sont pas toutes belles... », cité comme une des rares exceptions où le poète fit preuve de lucidité. Selon Zimmer, Hölderlin aurait alors pleinement ressenti son état. Toutefois – nous le verrons – la plupart de ces œuvres de l'autre vie sont très claires, voire d'une étonnante simplicité. Killmayer dit à leur sujet : « L'absence totale d'ambition, d'attractivité, d'attitude et de situation privilégiée qui caractérise ces poèmes a un effet bouleversant et étrange au sein de la poésie des XIX^e et XX^e siècles. Favorisant l'association où les relations causales n'ont plus d'importance, ces poèmes restituent aux mots leur sonorité intrinsèque (...). Une sorte d'attirance exacerbée pour les tours d'adresse (virtuosité) dans la poésie et la musique du XX^e siècle finissant et du XIX^e siècle a émoussé plus qu'elle n'a avivé notre sensibilité envers la légèreté et la lumière des derniers poèmes de Hölderlin. La confiance perdue dans la prise de conscience du présent, du monde environnant, des saisons, des signes du jour fait souvent apparaître les images comme étrangères à ce monde ; mais c'est nous qui sommes loin. »²¹.

19 F. HÖLDERLIN, *Spätteste Gedichte / Poèmes de l'autre vie*, accompagnés de douze gravures de Lea van Heck, traduits de l'allemand par Alain PRÉAUX et mis en page par Damien MARCHOUL. Éditions de la Grippelotte, Bruxelles, 1993.

20 Entre autres Pierre Jean JOUVE, *Hölderlin – Poèmes de la folie* (avec la collaboration de Pierre KLOSSOWSKI), Gallimard, Paris, 1963.

21 W. KILLMAYER, op. cit., pp. 19-20.

Une bonne moitié de la cinquantaine de poèmes conservés n'excède pas huit vers en moyenne. Les plus longs furent écrits au cours des dix premières années passées chez Zimmer. Par la suite, ils se font nettement plus courts : deux, tout au plus trois strophes. Aussi a-t-on parlé d'un épuisement total des facultés créatrices du poète. C'est oublier le nombre incalculable d'œuvres perdues, mais que le hasard d'une heureuse découverte fait soudain resurgir (au début des années 1920, le corpus n'en comprenait toujours qu'une vingtaine). Hölderlin écrivait en effet sur tout papier qui lui tombait sous la main, aboutissant plus tard à la poubelle lors d'un banal nettoyage ou après être passé entre les mains d'un visiteur qui en estimait le contenu soit obscur, soit franchement insensé. Il arriva parfois qu'un réel admirateur – et non un vulgaire chasseur d'autographes – décelât çà et là quelque beauté plastique, voire quelque sens miraculeusement échappé au naufrage de l'esprit de Hölderlin. Ainsi, peu d'élus parvinrent à la postérité. Comme nous le verrons plus loin dans le détail, le processus d'écriture spécifique à la prose de Hölderlin – il s'agit en grande partie des lettres adressées à sa mère – dépend de conditions de production qui diffèrent profondément de celles réservées à la poésie. Rien d'étonnant, donc, à ce que les déductions ne soient guère identiques pour les poèmes et les écrits en prose.

On sait par ailleurs la dispersion de ces nombreux « poèmes de circonstance » que, pour un peu de tabac de pipe, Hölderlin rédigeait en une dizaine de minutes. Les heureux héritiers ne les ont pas toujours fait connaître, pour les avoir égarés ou jalousement conservés... quand ils ne continuent pas à en ignorer tout simplement l'existence !

On mesurera donc mieux l'inexactitude du cliché tenace selon lequel la productivité du poète aurait été quasi nulle pendant la seconde moitié de sa vie.

L'évaluation esthétique des poèmes dits « de la folie » doit-elle, oui ou non, tenir compte des conditions de travail qui furent, à l'époque, celles du poète ? L'analyse des originaux montre à l'évidence que les (rares) modifications apportées étaient toujours immédiates : contrairement à son habitude, Hölderlin ne remaniait plus ses poèmes. D'une part, l'aurait-il pu, quand on connaît le sort réservé à la plupart d'entre eux ? D'autre part, en eût-il encore été capable ? Certes, et tous les témoignages concordent, les facultés de concentration du poète avaient diminué : plus jamais il ne réussit à mener à bien une œuvre de longue haleine.

On ne peut cependant pas s'empêcher de constater que ces « derniers » poèmes sont, pour ainsi dire, sortis tout armés de son cerveau. Est-ce par automatisme ou à la suite d'une méditation solitaire jamais troublée par les interférences du monde extérieur ? Mais le miracle ne réside-t-il pas dans le caractère étonnamment « construit » de ces « dernières » poésies ?²²

22 Assez récemment, un ami slavisant et russe de souche, Philippe Schwarzenberger, mis au courant de mon projet d'une deuxième édition des écrits de la « folie » de Hölderlin, me fit parvenir via Internet un texte où il était question d'un célèbre écrivain russe, Ossip Mandelstam, dont la « méthode de travail » présentait une étrange similitude avec celle de « l'autre » Hölderlin. Lui aussi avait accumulé dans sa mémoire des poèmes métriquement irréprochables. Lui non plus ne les avait préalablement confiés à un support écrit, quel qu'il soit. Mon ami, frappé comme moi par le mode de production hölderlinien, celui de la transcription sur papier de poèmes sans correction et quasi sans ratures, me décrivit le cas d'Ossip Mandelstam, au destin tragique assez proche de celui de Hölderlin. Lui aussi, il avait fait l'expérience de la privation de liberté pour avoir osé rédiger des épigrammes contre Staline en personne, maître incontesté

*

L'homme de bon sens ne manquera pas d'être troublé par la constatation suivante : si la période des grands *Hymnes* en vers libres passe pour la plus géniale du poète, ces vers sont plus qu'obscurs (syntaxe éclatée, chevauchement d'idées, de propositions, suppression de conjonctions et de liens logiques, etc.). Dès lors ils constituent, non seulement pour le lecteur, mais aussi – et surtout – pour le traducteur, un obstacle presque insurmontable. Jamais personne n'a qualifié de fou le poète de cette période : au contraire, on crie au génie (à juste titre, d'ailleurs). Pourtant, lorsque ce même Hölderlin, sorti de l'asile psychiatrique, reprend la plume quelques années plus tard, pour écrire dans un

et incontestable de l'Union soviétique depuis la mort de Lénine, en 1924. Il avait été arrêté en 1934 et condamné non pas à un enfermement en Sibérie, mais à trois ans de résidence forcée et surveillée à Voronej, une ville éloignée de milliers de kilomètres de Saint-Petersbourg (anciennement Leningrad) et de Moscou. C'est là que commença l'aventure des trois « Cahiers de Voronej », trois cycles de poèmes – considérés comme le sommet de son œuvre – et qu'il n'a jamais écrits. En effet, il était alors très dangereux de posséder des manuscrits, surtout subversifs – on s'en doute un peu – et la NKVD, ou police soviétique, aurait pu tomber dessus lors d'une soudaine irruption chez lui. Il écrivit donc ses poèmes « sur les lèvres », confectionnant ses poèmes patiemment, en marchant et en scandant des vers (surtout iambiques), jusqu'à ce qu'il les considérât comme parfaits. C'est ainsi qu'il passa ses journées à marmonner, d'une voix à peine audible, ou même pas audible du tout, « sculptant l'air », les mots, les sons et battant du pied la mesure, le rythme. Ce n'est qu'après avoir ainsi travaillé la pierre brute qu'il rentrait à la maison et transmettait le poème à son épouse, Nadejda, laquelle l'apprenait ensuite par cœur. « *Verba volant – Scripta manent* » (Les paroles volent, les écrits restent), dit le proverbe. Des cas tels que Hölderlin et Mandelstam ne sont sans doute pas uniques. Il serait intéressant d'en trouver d'autres et d'en entreprendre l'étude comparée, surtout en se centrant sur leur étonnante faculté d'élaboration et de mémorisation.

allemand beaucoup plus classique ou « normal » (bien qu’obscur par endroits), on déclare ne plus le comprendre. Quelle surprise, aussi, de voir ses traducteurs, surtout français, le restituer alors dans une langue éclatée à la manière de celle des derniers *Hymnes* ! Or, ces poèmes de l’autre vie sont classiques à de nombreux égards (rythme, strophe et rime). Mais le « fou » est traduit comme tel : on préfère le non-sens, l’incohérence, le chaos à l’harmonie et à la profonde sagesse de ces autres poésies. Si toute traduction représente une inévitable trahison, en voila la preuve la plus éclatante !

Cependant, leur auteur ne signa-t-il pas du curieux nom de Scardanelli des œuvres qu’il produisit dès l’extrême fin des années 1830²³ ? Ne refusa-t-il pas depuis lors avec colère d’encore porter son nom véritable ? N’affubla-t-il pas aussi ses poèmes des dates les plus fantaisistes, par exemple un 3 mars 1648, un 24 janvier 1743, voire un 9 mars 1940 ? Comme s’il vivait, pour s’exprimer dans les termes de la science-fiction contemporaine, dans un continuum spatio-temporel...

23 Le dernier poème signé « Hölderlin » par le poète est le n°11, *Der Mensch* / « L’Homme », écrit durant l’été 1826. Le premier portant la signature « Scardanelli » est le poème n°22, *Der Frühling* / « Le Printemps », daté par Hölderlin d’un fantaisiste « 3 mars 1648 » mais remontant au 20 avril 1839. Cependant, dès l’hiver 1827/1828, le poète avait déclaré à Wilhelm Weiblinger, qu’il se nommait désormais « Kilalusiméno » (cf. *infra*). Cette obscure appellation a été décryptée naguère par Pierre Bertaux. Ce dernier se fonda sur une forme médio-passive du verbe grec ancien « *luein* » (= trouver/résoudre) et sur la permutation du /e/ et du /a/ dans « *kiia* » (un mot mal compris et vide de sens), obtenant « *kali* » (= beau), pour la forme féminine, et « *kalos* » au masculin tant en grec ancien que moderne, ce qui donne : « celui qui s’est trouvé une belle solution à son problème » ! Cette propension à utiliser des pseudonymes est donc plus précoce qu’on ne le croyait, puisque cette nouvelle marotte de Hölderlin date au plus tôt de la fin des années 1820 et non de celle des années 1830.